3e Année. — N° 107 (avec patrons). Dimanche, 18 Janvier 1874.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Cinq travestissements pour bals masqués : Paysanne coquette, Jardinier galant, Reine de la nuit, Incroyable, Fille Angot. — Cinq chemises d'homme. — Bande en application. — Grande dentelle en mignardise et crochet. — Étoile en mignardise et crochet. — Carré au crochet et lacet. — Frange pour le carré. — Coin de mouchoir à broder. — Quatre cravates courtes pour hommes. — Cinq cravates longues pour hommes. — Costume d'intérieur. — Costume de ville. — Toilette de sortie. — Quatre costumes de jeunes filles de quatre, six, dix et douze ans. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de broderies et de patrons.

1. PAYSANNE COQUETTE. 2. JARDINIER GALANT. 3. REINE DE LA NUIT. 4. INCROYABLE. 5. FILLE ANGOT.

COSTUMES TRAVESTIS POUR ENFANTS ET JEUNES FILLES. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Paysanne coquette. — Costume pour fillette de douze ans. Sur un premier jupon de reps aux rayures bleues satinées et blanc mat, tombe une seconde jupe de taffetas blanc aux fleurettes Pompadour; ce second jupon est relevé en pouf tout autour; casaquin en étoffe rayée à grandes basques crénelées; autour de ces basques et en bretelles, sur le corsage, court un ruché de satin double n° 9. Les bretelles, qui forment le cœur, s'ouvrent sur un plastron de satin blanc, sur lequel s'enlacent de petits velours bleus. Le bonnet tout

6. CHEMISE D'HOMME (VOIR LE SUPPLÉMENT).

8. CHEMISE D'HOMME.

en blonde n'est qu'une simple petite barbe qui retombe sur la nuque; cette barbe est dominée par un petit pouf de roses pompon et de blonde formant couronne.

2. Jardinier galant. — Costume pour garçon de huit à dix ans. Culotte courte en reps gris ou en étoffe rayée de nuances ton sur ton; bas de soie bien tirés; souliers de chevreau gris clair avec bouffettes de satin gris assorti à la rayure la plus foncée de la culotte; grand gilet Louis XV, fort montant, à grandes basques carrées avec poches rapportées sur les basques; pardessus-redingote en foulard Tussor doublé de gris, d'une nuance assortie à celle des souliers et de la jarretière de la culotte; col Colin renversé sur le gilet; rose à la boutonnière; chapeau mou à calotte ronde et à bords un peu relevés.

3. Reine de la nuit. — Costume pour jeune fille de dix-huit ans. Jupon de velours bleu de ciel un peu foncé, parsemé d'appliques d'étoiles d'argent. Pour ces costumes, qui ne sont qu'éphémères, on peut employer la veloutine ou velours anglais, dont le prix n'est que de 5 à 6 francs le mètre. Seconde jupe en tissu argenté ou en

7. CHEMISE D'HOMME.

satin gris argent gracieusement retroussée sur le côté par un chou en forme de lune, d'où s'échappe un flot de rubans assortis; corselet de velours bleu assorti au premier jupon, agrémenté de franges d'argent; ceinture flottante derrière, assortie à la seconde jupe; collier avec étoile; croissant dans les cheveux.

4. Incroyable. — Costume pour garçon de dix à douze ans. La culotte, en drap amazone gris tourterelle, est attachée au-dessus de la cheville par de petits rubans roses; le gilet, fort court, est en pékin aux rayures satinées blanches et cerise; il retombe sur une ceinture de cuir noir dentelée de chevreau blanc qui déborde; à cette ceinture se trouvent suspendus un binocle volumineux et des breloques assorties; veste en étoffe à mille raies très-courte, largement ouverte, avec grands revers doublés de satin rose; la cravate, qui semble suivre les écarts des revers, forme jabot coquillé exagéré de grandeur; chapeau claque en feutre noir avec nœud de gros de Tours posé par derrière, et brandebourgs avec cocarde sur le devant; enfin, une écharpe de satin rose sort de la veste, et retombe par derrière jusqu'à la naissance de la cheville.

11. BANDE EN APPLIQUE DE DRAP SUR DRAP.

5 Fille Angot. — Costume pour fillette de huit ans. Jupon de popeline ou de cachemire couleur cerise, arrondi et un peu écourté, laissant voir un petit soulier Molière avec boucles dorées; tablier de faille noire encadré d'une guipure de laine noire; sur ce tablier, il en retombe un autre en mousseline festonnée, dont un des coins est relevé de gauche à droite dans la ceinture; ce tablier est relevé à la taille par du velours en bandes dont les bouts retombent en flots sur les côtés, formant espèce de châtelaine; breloques d'or s'agrafant dans la ceinture. Dans la bavette du tablier s'enfouissent les pointes du fichu de dentelle, qui recouvre à la paysanne les épaules de notre fillette; collier avec croix à la Jeannette en grosses perles dorées; bonnet de mousseline encerré de velours noir avec cocarde cerise sur le côté.

9. CHEMISE D'HOMME POUR LA CHAMBRE.

10. CHEMISE DE CÉRÉMONIE POUR HOMME.

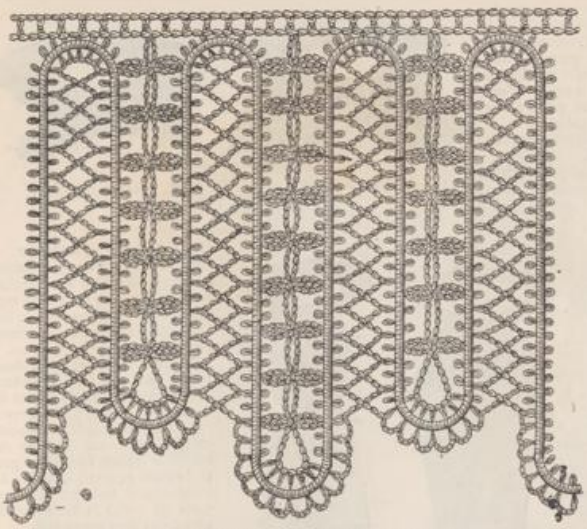
6 à 10. Cinq chemises d'hommes. — Modèle de la maison du Pont de Lodi, 17, rue Dauphine. — La mode, pour les chemises d'homme, vise toujours à la simplicité, et les plastrons en belle toile, bien empesés, ont la préférence sur toute autre forme.

Nous donnons sur notre supplément les patrons de la chemise n° 6. Ce même patron (sauf le plastron et le col) servira à établir nos autres modèles; la forme du col est droite, les poignets, de forme entièrement nouvelle, vont en s'évasant.

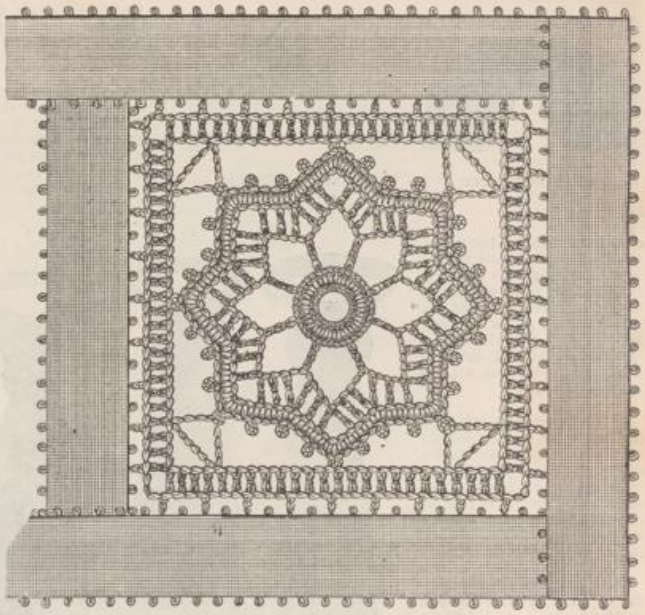
Le plastron du modèle n° 7 est plus élégant; il se trouve rempli par deux petits plis piqués à la main, et est orné en plus d'un jabot fort simple, formé par une bande ourlée et tuyautée; le col est rabattu, les coins en sont coupés; la manchette est assortie.

La chemise n° 8 est de plus grande toilette; tout le devant est couvert de plis plats dont on n'aperçoit pas le point; le col est à petits coins cassés.

Le modèle n° 9, un peu coquet, ne convient que pour la chambre; il ne convient qu'avec une jolie robe de chambre, un veston ou un coin de feu élégant. Le col, le jabot double et les manches, sont en plissés à la main, exécutés soit en nansouk, simplement ourlé, soit en ba-



12. GRANDE DENTELLE EN MIGNARDISE ET CROCHET.



14. CARRÉ AU CROCHET ENCADRÉ DE LACET DE FIL.

tiste, un peu épaisse, ce qui serait préférable.

Le modèle n° 10 est une chemise de cérémonie; de chaque côté du grand pli du milieu, se trouve un bouillonné de fine batiste, encadré de l'autre côté par un pli semblable à celui du milieu. Col Collin à brisure.

11. Bande en appliques de drap sur drap. — Les bandes en application rendent d'innombrables services, aussi bien pour grands objets d'ameublement, tels que rideaux, portières, chaises, descentes de lits, tapis de table, etc., que pour petits travaux de fantaisie, tels que coussins, chancelières, corbeilles à ouvrage, etc.

Pour notre modèle n° 11, les ornements peuvent se faire en appliques de velours encadrées d'un cordonnet d'or, ou en soutache un peu large, ou enfin au passé, ce qui, à cause des petites fleurettes, serait préférable. Les grandes feuilles de trèfle seront en appliques de drap très-clair, ou en drap blanc, suivant le fond choisi: vert d'eau sur vert très-foncé; chamois très-clair sur marron. Le feston lâche qui maintiendra l'applique se fait en câblé pour qu'il ait plus de relief, ainsi que les points de diable qui se trouvent dans la bordure. Cette bordure peut se faire par l'applique d'un lacet rattaché par de la soutache perlée de chaque côté.

12. Grande dentelle mignardise et crochet. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan.

Cette dentelle, fort haute, peut servir de passementerie et, par conséquent, se faire en cordonnet noir.

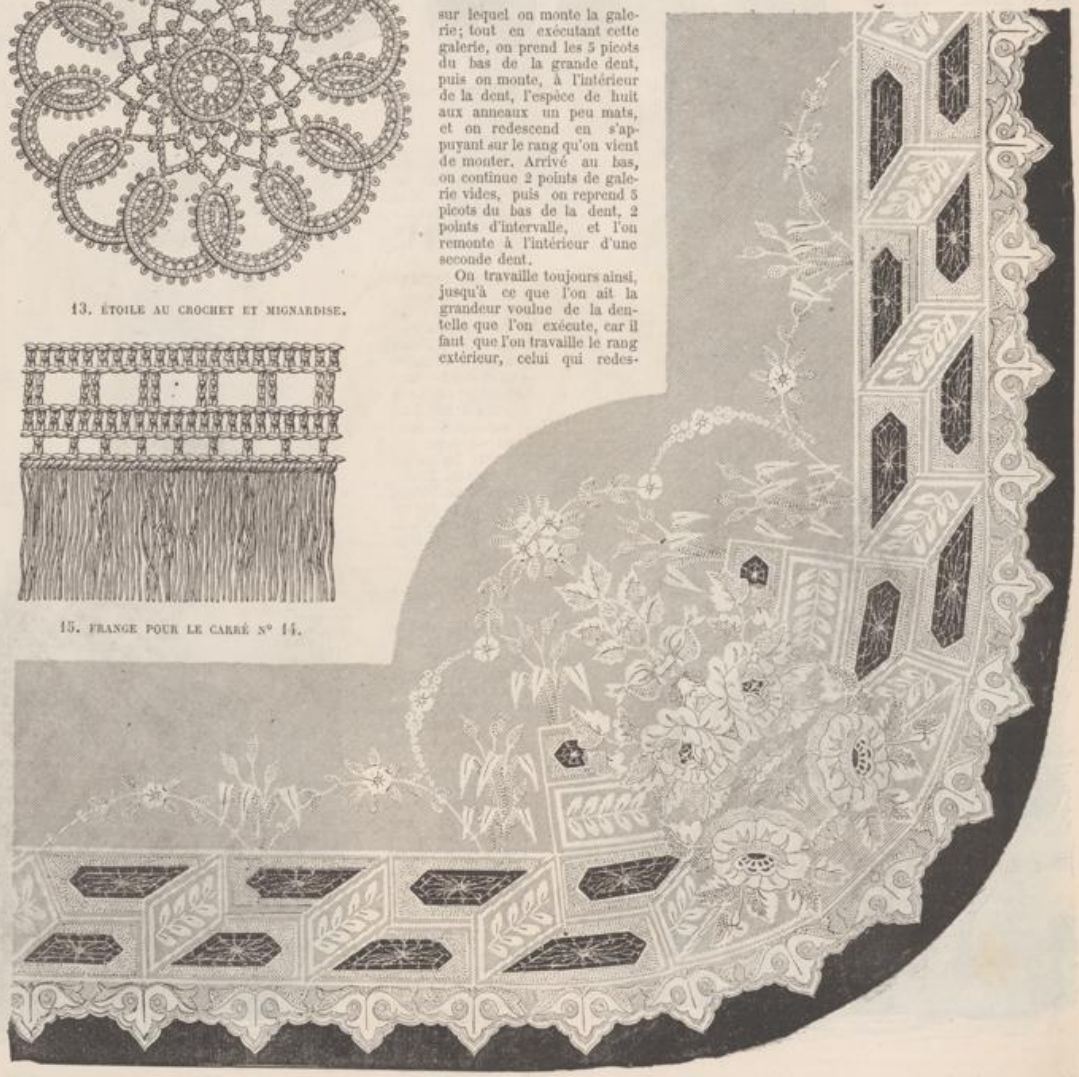
On commence par un rang de chainette,

13. ÉTOILE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

15. FRANGE POUR LE CARRÉ N° 14.

sur lequel on monte la galerie; tout en exécutant cette galerie, on prend les 5 picots du bas de la grande dent, puis on monte, à l'intérieur de la dent, l'espèce de huit aux anneaux un peu mats, et on redescend en s'appuyant sur le rang qu'on vient de monter. Arrivé au bas, on continue 2 points de galerie vides, puis on reprend 5 picots du bas de la dent, 2 points d'intervalle, et l'on remonte à l'intérieur d'une seconde dent.

On travaille toujours ainsi, jusqu'à ce que l'on ait la grandeur voulue de la dentelle que l'on exécute, car il faut que l'on travaille le rang extérieur, celui qui redes-



16. COIN DE MOUCHOIR AU PLUMETIS ET AU POINT DE SABLE SUR BATISTE.

19. CRAVATE COURTE.

20. CRAVATE COURTE.

On fait l'étoile telle que nous la représente notre dessin; puis, toujours à l'aide du crochet, on l'entoure d'une galerie en carré; cette galerie prend pied elle-même sur le lacet sur lequel elle se raccroche; dans le cours même du travail, on formera de petits picots entre chaque jour de la galerie.

On borde extérieurement le lacet d'une chaînette mêlée de picots.

Lorsque l'on aura plusieurs carrés de réunis, et qu'ils formeront l'ensemble général du travail entrepris, on adaptera au lacet la bordure frangée et à tête quadrillée qui porte le n° 14.

17. CRAVATE EN SERGÉ A POIS.

18. CRAVATE D'HOMME.

cend aussi dans les intervalles, comme un point de lacet en sens inverse du rang que l'on vient d'exécuter. On prend par la gauche, le premier tour ayant été fait de droite à gauche. Le dessin, si ponctuel, trace bien la marche de la chaînette; il est donc inutile d'en donner une explication plus détaillée.

13. Etoile en mignardise et crochet. — De la petite roue du milieu s'échappent des rayons superposés, reliés par des anneaux enlacés; ces anneaux sont obtenus à l'aide de mignardise travaillée par un petit point de chaînette reliant chaque picot l'un à l'autre.

14-15. Carré au crochet encadré de lacet de fil. — Modèle de Mme Lecker. — Le mélange d'étoiles au crochet et de lacet de fil de nuance écrue jouit d'une grande vogue, pour dessus de chaise, de fauteuil, etc. Ce lacet est spécial et ne se trouve que dans les bonnes maisons de tapisserie, et particulièrement dans celle qui nous a fourni ce modèle. Il s'en fait de plusieurs largeurs.

21 A 25. CINQ CRAVATES LONGUES POUR HOMMES.

16. Coin de mouchoir. — Il s'exécute sur batiste de fil de main au plumetis point d'armes et au point de sable; celui-ci domine dans la bordure entière à laquelle il fait fond et sur laquelle semblent s'appuyer les fleurs et les motifs au plumetis. L'intérieur des médaillons et le milieu des roses sont remplis de jours d'Alençon très-variés.

17 à 20. Quatre cravates courtes pour hommes. — La première, en sergé à pois, convient pour demi-toilette de jeune homme; elle semble formée d'un nœud simplement noué, mais il faut la préparer à l'avance pour qu'elle soit aussi gracieuse que le modèle; la seconde est de demi-toilette; les deux autres, l'une blanche et l'autre noire, sont complétement de cérémonie.

21 à 25 Cravates longues pour hommes. — Une dame, quelque peu experte dans les travaux à l'aiguille, pourra parfaitement chiffonner les cravates longues dont nous donnons les modèles.

26. Costume d'intérieur. — Robe en tissu chevron pure laine; ce tissu mérite bien son appellation, car on dirait des galons rapprochés les uns des autres; des lignes diagonales, se contrariant, forment des rayures alternées.

La robe est divisée en deux parties; sur les lés du devant nous trouvons des appliques de cachemire marron, formant rayures; puis de grands biais posés en guirlandes, sur lesquels retombe le tablier, également garni de biais marron. Les lés de derrière sont entièrement recouverts de petits volants d'étoffe surmontés d'un grand biais.

La casaque forme veste ajustée et cambrée à la taille; elle est garnie, aux revers et aux poches, de la même étoffe qui forme les biais de la jupe, c'est-à-dire de cachemire marron; elle s'ouvre sur un gilet assorti; boutons en nacre. Nous donnons sur notre supplément les patrons de cette veste. Chapeau de feutre gris havane orné de biais de turquoise marron, et d'un panache à plumes naturelles et marron.

27. Costume de ville Pompadour composé d'un jupon

26. COSTUME D'INTÉRIEUR OU DE SORTIE. MODÈLE DE MM. TAINTURIER-CACLARD.

27. COSTUME DE VILLE POMPADOUR.

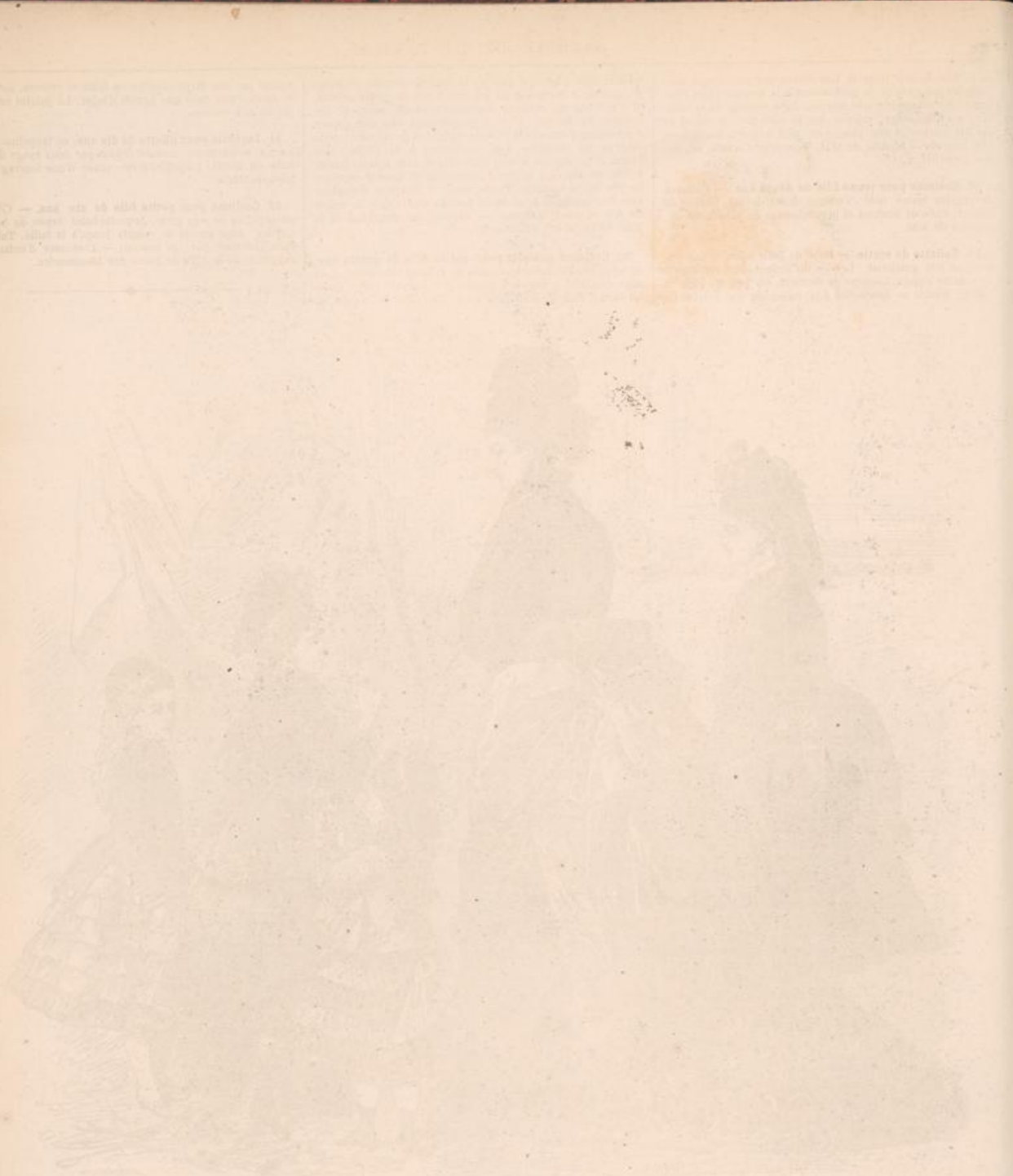
1874 — Nº 107

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles créés spécialement pour la Revue de la Mode



en velours de soie marron. Les revers, les pattes par derrière, les poignets et le gilet tenant à la casaque sont également en velours de soie marron. Jupe séparée de la casaque, en tissu beige, relevée sur le côté par un nœud de velours marron et une plaque en vieil argent. Boutons en vieil argent. — Modèle de MM. Tainturier-Caclard, 46, rue des Jeuneurs.

28. Costume pour jeune fille de douze ans. — Costume de velours tramé noir. Tunique droite devant, lisérée de soie et ornée de boutons et brandebourgs de passementerie, doublés de soie.

29. Toilette de sortie. — Robe de faille noire, d'une disposition fort gracieuse. Les lés du devant sont recouverts de volants biaisés. La jupe de derrière, un peu gonflée en ballon, semble se boutonner à la naissance des volants du tablier; cette jupe, qui part de la ligne boutonnée, retourne de gauche à droite sur un jupon couvert de petits volants, et vient, en se drapant harmonieusement, recouvrir les volants du devant. C'est à proprement dire une espèce d'écharpe qui entoure la jupe de devant et de derrière; cette écharpe est encadrée d'un bouillonné à la vieille, très-fourni. Une ceinture à trois pans étagés, avec grande frange à tête, est placée à la tête du retroussis et semble enserrer les plis de la tunique. Petite veste à basques arrondies, avec fourragère et boutons de passementerie dans le milieu du dos et sur la poitrine. — Modèle des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

30. Costume complet pour petite fille de quatre ans, en faille bleue, ornée de volants de velours bleu foncé. Corsage décolleté à manches courtes et à basques plates. Paletot cintré, orné de boutons d'acier. Le tablier de la jupe est retenu par une large ceinture en faille et velours. Le nœud se trouve pris dans une agrafe d'acier. Le paletot est doublé de soie croisée.

31. Jaquette pour fillette de dix ans, en taupeline bleue, garnie de marmotte, croisée devant par deux rangs de boutons en métal. L'épaulette est ornée d'une fourragère en passementerie.

32. Costume pour petite fille de six ans. — Costume en popeline de soie grise. Jaquette-habit ornée de boutons oxydés. Jupe garnie de volants jusqu'à la taille. Tablier à biais, terminé par un bouton. — Costumes d'enfants des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

28. JEUNE FILLE DE 12 ANS. 29. TOILETTE DE SORTIE. 30. PETITE FILLE DE 4 ANS. 31. FILLETTE DE 10 ANS. 32. FILLETTE DE 6 ANS

TOILETTES D'HIVER POUR DAMES ET ENFANTS. — MODÈLES DES MAGASINS DE LA VILLE DE PARIS. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de ville. — Robe de faille mauve. La première jupe, toute droite, forme légèrement la traîne. Elle est ornée d'une bande de velours n° 140, surmontée de trois petits velours de même nuance, mais de largeur bien moindre; le n° 30 peut suffire. Le même ornement encadre la tunique, qui a presque la forme d'un manteau de cour; elle se drape à partir du côté gauche, se gonfle en bouf par derrière et se relève à l'aide d'une longue ceinture en velours et faille. Le corsage, de style et d'époque Henri III, est à basques pointues; les hanches sont garnies de jockeys bouillonnés. Chapeau de feutre noir, bridé de velours violet, orné d'un panache de velours noir, campé sur la calotte et mélangé à des touffes et coques de velours.

Toilette de visite. — Jupe de velours marron doré; les lés de devant, bouillonnés dans leur longueur, sont alternés de rouleautés de satin, coupés par des boutons de fantaisie d'un effet tout nouveau; sur les lés de derrière se trouvent des volants de faille de hauteur régulière et simplement froncés. La tunique, par devant, est plissée en éventail; les plis ont l'air de suivre les mouvements et les intervalles des bouillonnés; trois biais de faille en font l'ornement, ils sont de largeur inégale. Le corsage est ouvert en cœur et se croise en draperie sur la poitrine. Une ceinture, avec agrafes en vieil argent, enserre la taille, qui est ronde. Chapeau de velours noir enrubanné de faille marron et empanaché de tête de plumes retombant gracieusement sur le côté.

PLANCHE DE PATRONS

Broderie au passé pour dessus de chaise ou de coussin.
Entre-deux en appliques sur tulle grec.
Encadrement pour vêtements ou meubles, en soutache ou en chaînette.
Bonnet d'enfant en guipure Richelieu.
Barbe de coiffure en guipure.
Chemise d'homme (voir notre dessin 6).
Veste d'intérieur pour dame (voir notre dessin 26).
Confection Coligny (voir le dessin 1 du dernier numéro).

E. BOUGY.

Courrier de la Mode

« Aimez-vous la fourrure? on en a mis partout. » Jamais, je pense, on n'en vit une telle profusion de tout genre, de toute provenance, de toute couleur, de tout prix. Robes de chambre, robes de visite, robes négligées, manteaux, pelisses, rotondes, paletots, dolmans, vestes avec ou sans manches, se garnissent de bandes de fourrure. J'ai vu même une robe de grand dîner ou de petite soirée, en velours bleu ciel et décolletée, garnie de renard argenté. Autour du décolleté carré et des basques, arrondies et fermées, forme châtelaine, une bande de renard; dans le bas de la jupe, unie et à traîne, une autre bande serpentait formant des ondulations. Le pouf, pris dans la jupe, était formé par une large écharpe de satin bordée de renard argenté. Sur les cheveux, une sorte de petite toque en velours posée de côté et très-haut, et bordée d'une petite bande de renard; une aigrette bleue surmontait cette coiffure, qui, transformait la toilette, il faut bien en convenir, en *costume* russe ou polonais. Aussi je suis loin de recommander à mes lectrices de copier à la lettre cette description. Je cite une excentricité portée par une très-jeune, très-riche et très-jolie femme, pour prouver ce que j'ai avancé plus haut, c'est que la fourrure est actuellement employée de toute façon.

Du reste, en thèse générale, il est difficile de trouver rien de plus joli qu'une garniture en fourrure sur le drap, le cachemire et le velours. L'usage de doubler les confections en dos ou en ventre de petit-gris est devenu général. Cette mode est à la fois élégante et confortable, et restera, je pense, pendant des générations, car elle n'est pas plus coûteuse que celle qui consistait à employer la soie et l'ouate. Quand on a pris l'habitude de la fourrure, on a froid, on éprouve un véritable malaise avec tout autre vêtement, quelque chaud qu'il puisse être. On commence même à employer la fourrure pour doubler les robes de chambre. J'ai vu une robe du matin, forme princesse, en cachemire-drap gris, entièrement doublée de dos de gris, et bordée de kunks, qui était merveilleuse. Mais il est impossible de confectionner soi-même une telle robe de chambre, il faut avoir recours au fourreur.

Du reste, je ne conseillerai jamais de faire une économie de façon sur un vêtement fourré dont l'exécution exige un véritable apprentissage.

Si je suis la première à conseiller à mes lectrices d'essayer de faire elles-mêmes sur nos patrons une foule de choses parmi les divers objets de toilette dont nous nous occupons ensemble, je n'hésite pas non plus à les mettre en garde contre certaines difficultés insurmontables. Je classerai dans ce nombre, avec les confections de fourrure, les chapeaux actuels. En effet, les formes telles qu'on les vend dans les magasins spéciaux de fournitures pour chapeaux, ont *toutes* besoin d'être modifiées et c'est là un calcul fort adroit de la part des modistes, de créer sans cesse de nouvelles modifications à la mode qui paraît au début de la saison, cela ne permet plus aux modistes *amateurs* de leur faire concurrence. Comment imiter, par exemple, ce chapeau de tulle et de velours, que j'ai cependant bien examiné à votre intention, chères lectrices? Le fond est mou et chiffonné d'une façon inimitable; le bord coulissé se relève sur le côté gauche pour laisser voir la doublure de faille bleue, et une rose thé avec feuillage et boutons. Le derrière se relève également sous un nœud moitié faille et moitié velours sans bout, auquel se mêle un coquillé de dentelle, du jais, une rose thé, une plume bleue et deux plumes noires qui reviennent sur le fond. Que de choses! me direz-vous, et quel fouillis cela doit faire! Eh bien, pas du tout; c'est charmant par la façon dont tous ces accessoires sont placés; mais n'essayez pas d'imiter, c'est impossible.

Le jais est aussi en grande vogue; on brode de jais les dentelles, les étoffes, les passementeries. J'ai vu chez l'une des couturières de notre journal, une nouveauté charmante. C'est tout simplement du tulle noir brodé de soie, comme on brode le tulle blanc en coton, pour faire des rideaux, des dessus de lits, etc., et sur tous les contours des dessins sont cousues des perles de jais. J'imagine que c'est là un ouvrage facile à exécuter pour celles de nos abonnées qui sont laborieuses et patientes; mais, en attendant, je signale cette nouvelle garniture qui se trouve toute faite et qui est charmante. Je l'ai vue sur une robe de faille noire ainsi disposée : la jupe est garnie dans le bas, tout autour, de deux volants ornés d'un petit volant dans le bas et surmontés d'un tuyauté formant tête. La dentelle, ou tulle brodé, est posée en tablier arrondi au-dessus des volants. Il y en a quatre rangs qui se terminent de chaque côté par un nœud élégant. Les basques du corsage forment, par derrière, un postillon original reposant sur un pouf pris dans la jupe; elles sont garnies par devant d'une riche passementerie de jais terminée par une dentelle de tulle brodé. Les manches sont fort gracieuses, serrées à l'ouverture par une passementerie, elles s'élargissent à la couture extérieure et laissent passer une dentelle perlée. A cette robe, se joint un paletot assez court, en faille, demi-ajusté et formant par derrière trois plis creux. La garniture se compose d'un galon de jais terminé par une dentelle de tulle perlée et surmonté d'une autre dentelle, perlée seulement au bord, très-basse et très-froncée, formant ruche. Aux épaules, garniture remontante; au milieu du dos, flot de rubans de faille noire dont les bouts tombent plus bas que le paletot.

On emploie aussi beaucoup comme garniture les broderies faites sur tulle, que l'on découpe et que l'on applique ensuite sur la soie, de façon à imiter parfaitement la broderie au passé. On fait ces broderies en couleurs vives, comme celles des fleurs imitées, guirlandes de roses, de fleurs des champs, de volubilis, etc., ou dans une seule teinte nuancée, bleue, havane, grise. Cela est fort joli aussi pour orner les robes de bal en tulle, en gaze de Chambéry, etc. On fait, par exemple, une jupe ornée de bouillonnés, de plissés, et on jette dessus un voile qu'on relève au moyen de guirlandes brodées. Mes lectrices voient certainement tout le parti qu'on peut tirer de cette intelligente application de la broderie mécanique et... économique.

Plusieurs abonnées m'ont demandé comment il fallait se chausser pour le bal.

Je répondrai : cela dépend en partie de l'argent que l'on veut dépenser, du pied et de la personne. En général, le soulier de satin blanc à talon de bois est adopté. Ce talon, qui est ordinairement assez mal assujetti, est dangereux; on peut fort bien, en dansant, le casser ou le perdre, et j'ai vu plus d'une entorse occasionnée par ce petit accident. Le talon Louis XV, mieux fixé au soulier, est préférable; mais je conseille de le choisir *peu élevé*, sans cela, le danger serait le même. Quelques personnes préfèrent la bottine au soulier, et je suis de ce nombre. Mais les bottines de satin blanc constituent, pour la femme qui va beaucoup dans le monde, une véritable dépense.

J'ai vu chez un très-grand cordonnier des bottines charmantes en fin chevreau blanc se moulant sur le pied comme un gant sur la main. Voilà un *mezzo termine* qui m'a semblé très-intelligent; on envoie ses bottines à nettoyer avec ses gants, et tout est dit.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRES PARISIENNES

Mme Marie de Saverny à Mme Laure de B.

Quelle sotte et vilaine maladie que la grippe! Non-seulement elle traîne après elle une foule de souffrances très-réelles, mais encore elle rend laids, ridicules et particulièrement maussades ceux qu'elle martyrise.

Si j'ajoute que je suis atrocement grippée depuis huit jours, ma bonne Laure, tu comprendras bien vite pourquoi cette lettre est si terne, si peu intéressante. D'abord, voilà un temps infini que je n'ai pu sortir, et j'ai dû me résoudre à suivre cette ordonnance de mon docteur, sous peine, non-seulement d'encourir la colère de la Faculté, ce qui, à vrai dire, ne m'inquiète guère, mais aussi, chose plus grave, sous menace de voir mon rhume se transformer en fluxion de poitrine. Et ne crois pas que ce soit là exagération ni *douilletterie* de ma part; je te ferais pitié, si tu pouvais me voir pelotonnée dans mon fauteuil, emmitouflée dans toutes sortes de vêtements, de fichus de laine, les pieds fourrés dans d'immenses chaussons ouatés.

Mes pauvres yeux bouffis font mal aux yeux de ceux qui osent les fixer; une toux rauque s'échappe avec effort de ma poitrine oppressée, et je suis d'humeur si désagréable, que la seule compagnie dont je me soucie, c'est ma tasse de tisane ou ma pâte de Régnault.

Vraiment, disais-je tantôt en regardant d'un œil mélancolique un petit bâti de carton blanc déposé sur ma commode, je joue de malheur. Je promets à ma bonne et chère amie de me transformer pour elle en reporter bien renseigné; je m'engage à lui faire une peinture fidèle de tous les petits et grands événements dont Paris est le théâtre, et voilà que je suis arrêtée tout d'abord par une impossibilité matérielle, absolue, et que je ne puis remplir ma promesse. Adieu, ma belle toilette de bal, et vous, roses pompons renfermées dans ce petit carton, vous ne paraîtrez pas mercredi, c'est-à-dire demain, à l'Élysée; Laure ne saura pas, par moi du moins, les merveilles d'une fête annoncée de toutes parts et qui promet d'être si brillante. J'ai encore un reste d'espoir, c'est que mon tyran, l'Esculape de la famille, lèvera, à sa visite du soir, la quarantaine à laquelle je suis soumise; si cela était, par bonheur, je ne manquerais pas de t'en faire part.

Sais-tu, entre parenthèses, où j'ai attrapé ce vilain rhume qui me chagrine si fort? en allant l'autre jour à Versailles, à la réception de l'un de nos grands politiques du jour. Mon Dieu, je ne suis pas femme à ne pas comprendre la raison d'État; et puisqu'il importe à la tranquillité de la France que le Gouvernement républicain siége au palais de Louis XIV, je sais me résigner; mais je ne puis m'empêcher de constater timidement ce que cet état de choses a de singulièrement gênant pour les intérêts privés de chacun. Me vois-tu, en toilette d'apparat, me transborder péniblement d'une voiture dans la gare, que j'ai traversée, heureusement, au bras de mon mari; puis dans la salle d'attente; puis dans un wagon? A Versailles, nouveau voyage à pied pour atteindre un véhicule.

— Mais, m'écriai-je soudain, je vais manquer le train ce soir!

Un frisson de frayeur nous prit, mon mari et moi.

— Le plus sage ne serait il pas, me dit ce dernier, de nous assurer un gîte?

Le cocher nous dirigea alors vers un des grands hôtels de Versailles. Après plusieurs coups de sonnette, la porte hermétiquement close s'ouvre enfin avec un bruit de clef grinçant dans la serrure (on eût dit d'une citadelle en temps de guerre), et après quelques pourparlers, nous fûmes assurés d'avoir, en cas d'accident, un abri pour la nuit. Comprends-tu cela, toi Laure, qu'à dix heures le couvre-feu soit aussi sonné dans cette grande ville d'où viennent à la France, la lumière qui l'éclaire, le progrès qui la fait marcher l'égale de toutes les nations; comprends-tu ce calme paisible et bourgeois dans ces murs où s'agitent les plus émouvantes questions pour le pays et l'avenir du peuple français. Eh! bien c'est ainsi cependant. Versailles est aussi morne, aussi triste que par le passé, Versailles est toujours la ville morte, et si son pouls bat encore, c'est seulement à Paris que l'on en ressent les pulsations. Ne gémis donc plus, ma bonne chérie, sur la monotonie de ta ville de province; je t'assure que tu es moins à plaindre que la femme de tel ou tel député ou grand fonctionnaire de ma connaissance, condamnée à errer dans ces rues où l'herbe pousse entre les pavés, dans ces avenues grandioses, splendides, sans doute, mais où les rares promeneurs ressemblent à s'y méprendre à des ombres, tant le cadre est glacial et solennel. Versailles a été créé pour être le séjour d'une cour brillante et d'un roi auquel une nuée de courtisans chamarrés, bruyants, aimant le luxe, les fêtes, le tapage, le mouvement, faisaient nuit et jour une escorte pompeuse : la solitude et le silence lui vont mal. Le chaud soleil d'été ranime seul un peu ce grand spectre du temps passé et donne quelque vie à ce colosse embaumé. Mais l'hiver, que c'est triste, mon Dieu! Est ce le brouillard qu'il faisait ce soir-là, ou le *froid* que j'ai éprouvé devant cette image du désert qui m'a grippée, je ne sais, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis revenue fort malade.

Si je n'avais été si souffrante, je serais allée certainement joindre mes prières à celles de cette foule unie qui a accompagné à sa dernière demeure le vénérable supérieur des frères des écoles chrétiennes, le frère Philippe. Jamais plus éclatant hommage ne fut rendu à cette vertu, je pourrais dire à cette sainteté, revêtue d'une telle modestie, d'une telle simplicité, que, dans la mort seulement, elle trouva sa récompense, c'est-à-dire le tribut d'honneur qui lui était dû. Paris a gardé en son cœur, vicié peut-être par les influences délétères des individualités malsaines auxquelles il donna asile, mais capable pourtant d'élans généreux, le souvenir de cet homme dont le courage et la charité ont rempli d'admiration le peuple et l'armée pendant tout le siége. Amis et ennemis, chrétiens et athées, tous se sont inclinés devant le cœur vaillant qui, à la tête d'une escouade de pauvres *ignorantins* comme lui, s'en allait sur le champ de bataille, sous la pluie de balles et les obus meurtriers, relever les blessés, ensevelir les morts, consoler ceux-ci, secourir ceux-là. C'est la page glorieuse de cette vie sublime; mais, ce dont on parle moins, et ce qui n'est pas moins beau, c'est la suite non interrompue des actes cachés de charité qui ont rempli l'existence du frère Philippe.

Il y a là une belle réponse à faire à ce groupe stupide qui verse sur ces pauvres frères ignorantins, — puisque c'est ainsi qu'on les nomme, — le ridicule, le sarcasme, le mépris et parfois l'injure. Si les hommages rendus à la dépouille mortelle de ceux qui ne sont plus sont des témoignages d'estime et de gloire rendus à leur vie passée, le pauvre frère de la doctrine chrétienne fut aussi grand qu'un prince; sa mémoire restera mieux peut-être que celle de plus d'un personnage dédaigneux de cette modeste personnalité.

Je te quitte, ma bonne Laure, sur ces graves réflexions. Tu ne m'en voudras pas de causer quelquefois sérieusement avec toi. Je connais trop ton cœur et ton esprit pour ne pas être certaine de trouver en eux un écho sympathique à mes propres pensées, quand le hasard les conduit parfois sur un terrain moins frivole que celui qu'elles parcourent habituellement à cette place.

Bien à toi de grande amitié.

MARIE DE SAVERNY.

P. S. Victoire! la Faculté est charmante; le veto est levé. J'irai au bal. Peut-être cela, après tout, est un moyen de me guérir : *similia similibus*... Que pense ton mari de mon érudition?

UN CŒUR DE MÈRE

(Suite)

IV

TROP TARD

Mélite attendit en vain son cousin une partie de l'après-midi et mit tout en œuvre pour retenir à la maison son père, qui avait manifesté le désir d'aller, trop tôt au gré de la jeune fille, savoir des nouvelles de sa belle-sœur. Quand elle eut épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, elle dut le laisser partir. Il était trois heures, et sa visite n'aurait d'ailleurs désormais rien d'intempestif. Son absence fut longue, et, quand il rentra, sa figure si ouverte avait une expression maussade qui frappa Mélite. Il brusqua son chien, un bel épagneul qu'il aimait beaucoup, et, au lieu de prendre sa place ordinaire près de la fenêtre ouverte, il se mit à marcher dans l'appartement en mâchonnant ses moustaches et les mains croisées derrière le dos, ce qui était bien mauvais signe.

Mélite lui adressa plusieurs fois la parole, et quelques monosyllabes brefs lui répondirent. Évidemment l'orage grondait et ne tarderait pas à éclater. Il éclata. S'arrêtant tout à coup debout devant sa fille, il dit :

— Grâce à vos sottes doléances, à vos pleurnicheries, voilà cependant un garçon qui va donner sa démission.

Mélite réprima à grand'peine un mouvement de joie. Le colonel, quand il s'agissait de l'état militaire, n'entendait pas la plaisanterie, et, la jeune fille le sentait, la décision de son neveu l'avait frappé au cœur.

— Vraiment oui, dit-il en tiraillant avec fureur les poils blancs de sa longue royale, il a cette lâcheté. Sans hésiter, il déserte son poste, il brise son avenir, et quel avenir! et pourquoi? mille canons! pour essuyer les pleurs d'une femme.

— Cette femme est sa mère, dit Mélite avec douceur mais fermeté.

— On peut être bon fils et ne pas échanger son épée contre une quenouille, répondit durement le colonel, dont les yeux lançaient des éclairs. Que ne faisait-elle comme ma mère, qui, jusqu'à mon mariage, m'a suivi de garnison en garnison? Mais c'était une femme de meilleure trempe. Fille de soldat, femme de soldat, elle avait un autre sang dans les veines et une autre âme dans le corps. Ce n'est pas elle qui m'aurait engagé à donner ma démission!

— Vous savez bien, mon père, qu'Arthur n'a jamais voulu consentir à ce que sa mère le suivît; cette vie fatigante et nomade l'aurait tuée, elle est si délicate! Non, non, elle n'a pas manqué de courage. Ne la croyiez-vous pas comme moi faite à son isolement?

— Si, parbleu! et, à part les larmes qu'on lui voyait de temps en temps dans les yeux quand on lui parlait de son fils, elle se conduisait vaillamment. Ceci aurait passé comme le reste, il n'y avait qu'à n'y pas faire attention; mais Arthur est une femmelette qu'un rien émeut. Si tu l'avais vu tantôt! D'honneur! il me faisait pitié, et cependant j'étais furieux contre lui. Abandonner une si belle carrière! Sais-tu qu'il était destiné, son général me l'a dix fois écrit, à devenir un des meilleurs officiers de l'armée. Sous son air doux et gentil il cache une intelligence de premier ordre. Sur les questions de tactique il nous enfonçait tous au cercle, et pourtant nous sommes là plusieurs qui avons blanchi sous le harnais et qui ne nous regardons pas comme des bêtes pour ce qui se rapporte au métier. Il avait ce qu'il faut pour parvenir, il est jeune, sage, travailleur, intelligent, ses chefs le protégeaient et s'accordaient pour le pousser. Il y avait dix à parier contre un qu'il compterait un jour parmi nos meilleurs généraux. Et penser que dans un moment de sensibilité ridicule il jette tout cela aux orties! Ah! ..

Ces phrases, prononcées d'un ton saccadé, montraient qu'en énumérant avec un soin amer toutes les chances de réussite de son neveu, toutes les faveurs dont il était l'objet, le pauvre colonel retournait avec une sorte de plaisir cruel le poignard dans sa propre plaie. Décidément il ne pouvait comprendre l'indifférence d'Arthur pour le brillant avenir qu'il avait en perspective, ni se faire à l'idée de voir les noms des Garnier effacés des cadres de l'armée.

Le dîner fut servi sur les entrefaites et n'opéra pas, ainsi que Mélite l'avait espéré, une utile diversion. Entre chaque bouchée, le vieillard continua de maugréer contre Mme Garnier, contre Arthur et même contre Mélite. Recueillant avec un soin extrême tout ce qui pouvait être opposé à l'accomplissement de cette fatale résolution, il déclarait qu'en ce moment surtout, avec les bruits de guerre qui couraient, il était impossible, consciencieusement impossible d'y persister.

Mélite laissa couler le torrent et se garda bien d'alimenter le feu par une contradiction maladroite. Quand il eut tout dit, le colonel dut forcément se taire. Mais, on le voyait, sa pensée restait tendue vers ce point fixe. En fumant silencieusement sa pipe, il poussait, en même temps que de longs jets de fumée, des soupirs prolongés qui prouvaient combien il se complaisait dans son regret.

Mélite alors se permettait un léger sourire, et puis se remettait à savourer dans le secret de son cœur le bonheur inattendu qui lui arrivait.

Le colonel se préparait à allumer une seconde pipe, quand la porte s'ouvrit devant Arthur. Il était pâle d'une violente émotion récemment éprouvée, mais son visage rayonnait d'une joie profonde. Il échangea avec Mélite un regard expressif, et dit que sa mère, se sentant un peu plus forte, voulait essayer d'une courte promenade, et qu'elle les attendait dans la rue.

Mélite se tourna vers son père et l'interrogea des yeux.

— Va, dit-il d'un ton bourru, je ne veux pas sortir encore.

Mélite passa dans son appartement et en revint presque aussitôt. Elle embrassa le vieillard, qui feignait de ne pas s'apercevoir de la présence d'Arthur, et descendit.

Mme Garnier l'attendait en effet. Elle sourit doucement, prit le bras de son fils, et, se penchant vers la jeune fille :

— Sa démission est écrite, elle part demain, murmura-t-elle. Plus de séparation; je suis trop heureuse, et c'est à toi que je le dois!

Ils gagnèrent la promenade de la ville et prirent une allée déserte. L'ombre du soir descendait sur les hauts tilleuls, l'air était tiède et tout chargé de senteurs embaumées. C'était un de ces moments où la nature semble ouvrir son sein pour en laisser échapper de mystérieuses émanations, et, sous le coup de cette douce influence qui, par les secrètes relations que le Créateur a établies entre le monde sensible et le monde moral, agissent sur l'âme humaine, il se fait un épanchement du trop-plein du cœur. La mère osait enfin raconter ses souffrances dans toute leur acuité; le fils ses défaillances, ses dégoûts, ses hésitations. Mélite écoutait émue et charmée, car si Mme Garnier, dans son égoïsme maternel, ne pensait encore qu'à son propre bonheur, Arthur avait su de mille façons délicates faire sentir à la jeune fille qu'elle était bien pour quelque chose dans ses regrets passés et dans la joie qu'il éprouvait à recouvrer sa liberté.

Quand ils rentrèrent en ville, sept heures sonnaient à l'église paroissiale. Ce ne fut donc pas sans un certain étonnement qu'ils aperçurent au coin de la place, ordinairement déserte à cette heure, un groupe compacte d'hommes et de femmes de toute condition. C'était à qui s'approcherait le plus près possible du mur de la mairie, sur lequel apparaissait une large et longue affiche de papier blanc.

Peu curieux au fond de ce qui pouvait provoquer cet intérêt si vif, les trois promeneurs allaient passer outre sans s'arrêter, quand les yeux d'Arthur tombèrent sur son oncle, qui, debout et fermement campé sur ses jambes, opposait ses puissantes épaules comme barrière aux envahisseurs et lisait gravement. Il signala sa présence aux deux femmes, et elles s'arrêtèrent pour l'attendre. Elles le virent se détourner, se dégager de la foule et s'avancer vers elles. Il ne les aperçevait pas et marchait lentement la tête baissée, l'air préoccupé. En arrivant tout près d'elles, il leva les yeux et les reconnut. Sa physionomie demeura sombre.

— Que lisiez-vous donc de si intéressant sur ce papier, Louis? demanda Mme Garnier, pour entamer la conversation.

Le vieillard se tourna tout d'une pièce vers Arthur, et, le foudroyant d'un regard sévère, presque méprisant, il répondit d'un ton incisif :

— Ce qu'on vient de placarder là, c'est une dépêche télégraphique arrivée ce soir. Les Autrichiens ont passé le Tessin, la guerre entre la France et l'Autriche est déclarée.

Arthur tressaillit, les deux femmes devinrent extrêmement pâles. Ces mots avaient une signification terrible et faisaient chanceler sur sa base le fragile édifice de bonheur qu'ils s'étaient plu à élever : c'était le souffle de l'homme sur le château de cartes construit par les mains d'un enfant.

— Mon frère, êtes vous bien sûr de cela? balbutia la pauvre mère.

Le colonel ne répondit pas. Arthur s'était éloigné rapidement et s'était glissé dans la foule. Il revint presque aussitôt et reprit le bras de sa mère sans prononcer une parole; mais son regard baissé, sa physionomie sérieuse, parlèrent pour lui. La nouvelle n'était que trop vraie.

Ils regagnèrent leur demeure en silence. Quand le cœur éprouve une déception vraiment amère, les lèvres se ferment. A la porte de Mme Garnier, ils s'arrêtèrent. Le colonel regarda Arthur. Une question lui brûlait la langue, et, devant ces figures sur lesquelles s'imprégnait une douleur muette, mais profonde, il n'avait osé l'adresser.

En ce moment il se décida à le faire.

— Eh bien? demanda-t-il avec une brusquerie qui dissimulait mal sa secrète angoisse.

Le jeune homme releva la tête, un éclair de fierté jaillit de ses yeux bleus.

— Je n'ai plus le choix, dit-il noblement. Ma mère elle-même ne me conseillerait pas de donner ma démission. Maintenant ce serait une lâcheté.

Le colonel tendit la main à son neveu.

— C'est bien, fit-il. Pardonne-moi d'avoir douté de toi.

Et il reprit radieux et triomphant le chemin de sa propre maison, entraînant Mélite, qui dévorait ses larmes et cachait sa pâleur sous son voile de gaze.

Le lendemain, Arthur rejoignit son régiment. Ni sa mère ni Mélite n'eurent la pensée de s'y opposer. Il l'avait dit, l'honneur lui commandait de revenir sur sa décision, et elles courbèrent volontairement la tête sous cette dure, mais inflexible loi. Ce ne fut pas sans peine. Les pauvres femmes, qui avaient cru toucher au bonheur, tombaient au plus profond d'un abîme de craintes, d'incertitudes, de sinistres pressentiments. Quelques semaines après son départ, Arthur était en Italie exposé à mille dangers, menacé à chaque heure dans sa vie.

L'existence de Mme Garnier était devenue un douloureux et permanent martyre. Sous le coup de cette attente fiévreuse, de ces préoccupations ardentes, sa santé déclinait visiblement. Arthur écrivait souvent, et ses lettres étaient saturées d'espérance.

« Nous marchons à pas de géant, disait-il dans sa dernière lettre, et la campagne ne peut durer. Tranquillise-toi donc, chère maman, et aie confiance. J'ai un bonheur insolent, Dieu me protége visiblement, et tes prières me sont un bouclier. Mon colonel m'a promis que la paix signée, et elle le sera avant peu, j'obtiendrai le jour même un congé. Prie donc, mère bien-aimée, mais ne t'inquiète pas, j'arriverai à l'improviste sain et sauf, s'il plaît à Dieu. Et, je te le jure, nous ne nous séparerons plus. Ce métier de sang, que j'accomplis consciencieusement, répugne à ma nature, je n'ai jamais compris comme maintenant à quel point je m'étais trompé en me faisant soldat. C'est une carrière glorieuse que celle des armes, mais elle ne me convient pas. La vue d'un champ de bataille me cause une impression d'horreur qui me jette dans de profondes réflexions. Je ne suis pas de ceux auxquels l'enivrement de la gloire suffit. Encore une victoire, et nous en aurons fini. Alors, vois-tu, je brise mon épée, cette fois sans déshonneur, je me jette dans un wagon et je retourne près de toi pour ne plus te quitter. »

Toutes ces tendres promesses ne pouvaient triompher de l'abattement de Mme Garnier. Elle ne vivait plus qu'à demi, et, quand elle sortait de son apathie, c'était pour souffrir d'une surexcitation nerveuse encore plus dangereuse. Le docteur Marinteau, un vieux praticien de ses parents plus dévoué que savant, était son médecin, et découvrait chez elle successivement plusieurs maladies d'une nature diverse. En ce moment il hésitait entre la fièvre intermittente tenace et les symptômes certains d'une maladie de cœur.

Le mal, en effet, était au cœur, mais non point exactement de la manière dont il l'entendait. Si dans l'organisation physique se révélaient de graves désordres, c'est qu'elle se dissolvait en quelque sorte sous la puissance d'une dévorante souffrance morale.

Il y avait à peu près trois mois que ce supplice durait quand le colonel Garnier entra un jour chez sa belle-sœur les joues empourprées, l'œil étincelant. Il tenait à la main le *Moniteur de l'armée*, qu'il venait lui lire chaque fois qu'il le recevait.

— Victoire! s'écria-t-il, écoutez ceci, ma sœur.

Et, dépliant le journal, il se mit à lire un court paragraphe, que Mme Garnier et Mélite écoutèrent le cœur palpitant.

Le lieutenant Arthur Garnier, et on donnait le numéro du régiment d'Arthur, avait été mis à l'ordre du jour le 24, nommé capitaine et promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Après avoir vu tomber ses chefs, il s'était élancé à la tête de son bataillon et l'avait ramené pour la quatrième fois au feu. Il n'avait reçu qu'une blessure insignifiante à la main droite.

Les deux femmes ne respirèrent qu'après cette dernière ligne. Il était sauvé, on pouvait alors songer à jouir de la gloire qu'il s'était acquise.

— Eh bien! mesdames, demanda le vieux colonel d'une voix qui vibrait comme le son d'un clairon le jour d'une bataille, avais-je tort de vouloir que ce garçon demeurât soldat, et ne voilà-t-il pas de quoi vous dédommager de toutes vos frayeurs? Si vous n'êtes pas fières de lui, je le suis, moi, mille canons! car il gagne ses épaulettes comme on doit les gagner : devant l'ennemi. Voilà un bout de journal qui peut donner légitimement de l'orgueil à un homme, quand celui dont on honore le courage porte son nom.

Un cri rauque interrompit soudain le colonel. Il se détourna. Mme Garnier, les yeux dilatés et pleins d'une terreur indicible, était immobile, la bouche entr'ouverte comme si l'air lui manquait, le doigt tendu vers l'une des colonnes du journal que le vieillard lui avait présenté. Dans cette colonne apparaissait une seconde fois le nom de son fils.

— Quoi! qu'y a-t-il? balbutia le colonel, sincèrement effrayé.

Tandis que sa belle-sœur tombait comme foudroyée sur un fauteuil, en portant sa main à son front, il saisit le *Moniteur de l'armée*, son regard s'abaissa jusqu'à l'endroit fatal, et le journal lui échappa des mains.

Il y avait ce simple avis :

« Le lieutenant Arthur Garnier était, il paraît, plus grié-

vement blessé qu'on ne l'avait d'abord cru. L'amputation du bras ayant été reconnue nécessaire, il est mort ce matin des suites de l'opération. »

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

LA FILLE ADOPTIVE

(Suite)

Ernestine, qui avait bercé Aurélie de si douces paroles, qu'elle était parvenue à l'endormir, se mit à réfléchir sur son triste sort.

De quoi était-elle coupable? Elle avait accepté à déjeuner chez son amie de pension, c'était là tout son crime. Cette chose si simple avait été noircie d'une façon horrible; on lui avait prêté des pensées odieuses, à elle si pure! Elle s'était dévouée pour son père adoptif. En travaillant courageusement, elle avait espéré reconquérir cette affection qu'il lui avait injustement retirée, et il l'accusait de complicité avec des ennemis imaginaires! Et, aveuglé par une prévention cruelle, il lui vouait une haine implacable.

Les hommes comme Gerbaud ne sont malheureusement pas rares. Ils agissent à un point de vue étroit qui les empêche de juger sainement ce qu'ils font. Comme on n'a pas d'enfants, on adopte une petite fille pour se distraire et pour plaire à sa femme; puis on se croit quitte envers la pauvre créature, parce qu'on l'a nourrie, élevée, fait instruire. Des enfants vous sont venus, on trouve l'adoptée moins aimable qu'eux; d'abord on l'aime de moins en moins, puis on arrive à ne plus pouvoir la souffrir; on voudrait se débarrasser d'elle. On se dit : « Je l'ai mise à même de travailler, qu'elle travaille, mais qu'elle parte, » et un jour on la renvoie; puis on ne s'inquiète pas davantage de l'avenir de l'orpheline, de son bonheur, de son honneur! Eh bien! qu'on le sache, on est responsable devant Dieu des mauvaises actions qu'elle peut commettre, quand on la lance dans le monde sans guide, sans appui; quand on la livre sans défense à toutes les tentations du mal.

— Oh! mon père! ma mère! pensa la pauvre Ernestine, que n'êtes-vous là!... votre naturelle affection ne se fût pas appelée *bienfait*, et que de douleurs elle m'aurait épargnées!... Cet homme... que je ne puis plus appeler mon père, car il ne l'est pas, n'a-t-il consenti à ce que sa femme me recueillît, me soignât, que pour avoir le droit de me faire souffrir aujourd'hui?... Je voudrais fuir, mais je ne le puis pas... je suis placée dans une situation étrange; on me chasse, et je suis forcée de rester pour ne pas être ingrate envers ma mère adoptive, qui daigne m'aimer, me soutenir, me défendre... Pour elle et pour Aurélie, je resterai, je souffrirai, je dévorerai en silence les dures paroles et les humiliations, afin de leur prouver à toutes deux mon dévouement!

Pendant longtemps ses pensées suivirent le même cours, et elle se raffermit davantage dans son parti d'abnégation. Les insultes de M. Gerbaud lui avaient fait découvrir un terrible secret, son amour pour Armand. Ernestine rougit d'elle-même, elle se reprocha comme un crime ce pur et innocent amour qu'elle se promit de combattre et de vaincre.

Les jours suivants, M. Gerbaud se contenta de lui parler fort peu; elle fut respectueuse envers lui, mais très-réservée. En revanche, Mme Gerbaud et Aurélie redoublèrent envers elle de tendres caresses. Le soir, après ses fatigantes occupations de la journée, l'institutrice cherchait le repos et une distraction nécessaires, assise entre elles deux, mais un nouveau chagrin la tourmentait. Malgré tous ses efforts, Ernestine pensait constamment à Duvrard; ce souvenir dominateur la poursuivait nuit et jour. Néanmoins, pour tenir la promesse qu'elle s'était faite, la jeune fille le fuyait avec soin.

Comme la reconnaissance lui faisait un devoir de s'informer journellement de Gabrielle, elle entrait un seul moment chez son amie et la quittait aussitôt, malgré les efforts de celle-ci pour la retenir.

Ernestine donc partait le matin, avec la crainte de rencontrer Armand, et le soir elle rentrait avec le regret de ne l'avoir point vu.

Ainsi s'écoula un grand mois.

Un jour, Armand se leva de grand matin, se rendit chez sa sœur et s'y installa avec la ferme résolution de voir Ernestine. Ses traits s'étaient altérés; durant ce mois qui venait de s'écouler, il avait énormément souffert. Tous les jours il était venu chez Gabrielle, dans l'espoir de rencontrer la jolie institutrice, mais constamment en vain. Cette espérance, toujours trompée, irritant sa passion, il prit le parti de sortir d'une situation intolérable. Armand confia son projet à Gabrielle, qui l'approuva avec joie. Ce nom de sœur qu'elle donnait depuis si longtemps à son amie pouvait recevoir une sanction légale!

Après deux heures d'une attente fiévreuse, Armand vit enfin entrer Ernestine. Gabrielle était encore près de lui. Les deux amies s'embrassèrent cordialement. La jeune fille, en apercevant Armand, avait pâli, et, prétextant les nombreuses leçons qu'elle avait à donner, elle voulut se retirer. Armand la retint.

— De grâce, mademoiselle Ernestine, lui dit-il, veuillez m'écouter. Vous semblez me fuir, je ne vous vois plus; ces cruels jours que je viens de passer m'ont appris toute l'influence que vous avez sur moi.

— Monsieur Armand... murmura Ernestine, rougissante et prête à défaillir.

— La présence de ma sœur doit vous être un garant de la pureté de mes intentions. C'est devant elle que j'ai voulu vous parler. Mademoiselle Ernestine, je ne puis plus vivre sans vous... prenez pitié de moi, soyez assez bonne pour m'accorder votre main!

— Comment! monsieur Armand, vous me demandez...

— Je me joins à lui pour que tu ne repousses pas sa prière, interrompit Gabrielle; il t'aime, chère sœur, ce qui est une preuve de son bon goût, et tu ne l'en puniras pas en le condamnant à être malheureux! Voyons, dis un joli petit oui.

— Mon excellente Gabrielle... mais ce n'est pas à moi que ton frère doit s'adresser pour obtenir ma main, c'est à mon père.

— A votre père adoptif?... Eh bien, dites un mot, autorisez-moi à lui parler de vous, et je me présenterai chez lui aujourd'hui même.

— Il ne se croira pas le droit de repousser votre demande... mais je sais à n'en pas douter que ce mariage lui déplairait, qu'il m'en voudrait d'y consentir.

— Et pourquoi donc? demanda Mme Landreville.

— Vous n'ignorez pas, monsieur Armand, qu'il a contre vous une grande prévention.. Rien ne la motive, je le reconnais, mais elle l'aveugle et le rend injuste.

— Que faire alors?... Oh! parlez, chère Ernestine!

— Il faudrait trouver un moyen de lui prouver combien cette prévention est mal fondée.

— Mais quel moyen, mon Dieu! En voyez-vous un?

Ernestine hésita; elle n'osait répondre. Elle avait été vivement touchée du désintéressement du jeune homme, qui avait sollicité sa main, sachant bien qu'elle ne possédait aucune fortune. Maintenant elle devait faire de sa main le prix d'une nouvelle preuve de ce désintéressement. Ne devait-elle pas craindre de lui paraître bien exigeante? Mais comme ce n'était pas pour elle qu'elle avait de l'ambition, elle s'enhardit. D'ailleurs elle avait un grand désir de se venger de l'homme qui l'avait tant humiliée, que ce désir légitime l'emporta sur tout scrupule.

— Je ne vois qu'un moyen, dit-elle, mais peut-être vous coûterait-il un trop grand sacrifice.

— Oh! parlez, de grâce!... quel qu'il soit je l'adopte d'avance.

— Eh bien, c'est d'amener mon père à être votre associé.

— Vous avez raison, répondit vivement Armand. Je m'étonne de n'y avoir pas songé. Il me déteste, parce qu'il voit en moi un concurrent... Eh bien, je lui prouverai que je suis un ami.

Ernestine, émue de tant de générosité, tendit la main à Armand et lui dit avec un sourire d'ange :

— Oh! merci, monsieur Armand!... Merci pour mon père et pour moi.

— Vous m'aimez donc, s'écria-t-il en prenant cette main sur laquelle il posa ses lèvres avec ivresse. Rien ne m'eût coûté pour vous obtenir.. et ce que je vais faire est si peu de chose!.. C'est moi qui serai votre obligé. Je cours à l'instant chez M. Gerbaud... Ah! je suis si heureux!... Il ne me refusera pas. Ma sœur, je te laisse ma fiancée; embrasse-la bien, et dis-lui. . dis-lui combien je l'aime, toi qui le sais!...

HIPPOLYTE PIRON.

(La fin au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Janvier 1874.

MENU D'UN DINER DE 8 A 10 PERSONNES

Vermicelle au coulis de volaille.
Oison rôti à la purée de pommes de reinette.
Gratin de morue à la Béchamell.
Poulet à la Montmorency.
Accolade de lapereaux rôtis.
Champignons à la provençale.
Fromages bavarois aux macarons amers.

Quelques conseils aux maîtresses de maison.

Jadis, dans une maison bien administrée, on affectait aux dépenses de la table le tiers du revenu; de nos jours, il ne peut en être ainsi, — trop de besoins nouveaux ont surgi, — et, à mon avis, y en consacrer le quart seulement, est sagement agir.

Plus l'ordinaire d'une maison est régulier, moins il est coûteux. Il doit d'habitude se composer de choses simples, mais de qualité parfaite.

— Il y a toujours avantage à avoir des pièces d'une certaine grosseur; elles sont plus présentables, meilleures et coûtent moins cher.

— Dans une maison aisée, on ne doit souffrir sur la table rien de médiocre, comme qualité ou comme accommodement.

— Une mauvaise cuisinière doit en être expulsée sans retard aucun.

— Il faut éviter avec grand soin la profusion et la réserver pour les jours de gala où, en quelque sorte, elle devient nécessaire.

— On donne à manger à ses amis comme on peut; mais, si on les traite, on doit le faire de telle sorte qu'ils se retirent, persuadés que, nulle part, ils n'auraient mieux dîné.

En vérité, je vous le dis, jamais de demi-dîner.

LE BARON BRISSE.

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette. nous voulons parler de la *Velloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Velloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *deux francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *trois francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

Fureur : Klein : *Lèvres de feu! Fraises au champagne!* va'ses.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. à F. — Merci de votre lettre. Nous faisons, en effet, tout ce qui est en notre pouvoir pour que nos conseils soient utiles. Pour le cher bébé, tout ce que je puis vous dire, c'est que je me suis très-bien trouvée pour le mien du sirop de Chennevière, 56, avenue Wagram. Les symptômes étaient les mêmes, affaiblissement, dépérissement, etc.

Une abonnée. Paris. — Au moment où nous recevions votre lettre, nous commencions l'impression de ce numéro. Il nous faut un délai assez long pour exécuter le dessin que vous demandez. Il ne pourrait paraître avant trois semaines; mais vous trouverez certainement un modèle équivalent dans un de nos numéros depuis novembre.

Une abonnée fidèle. — L'usage d'envoyer des cartes de jour de l'an d'une ville à l'autre existe toujours. C'est le meilleur moyen de conserver de loin les relations auxquelles on attache quelque prix. Votre papier à lettre personnel doit être marqué A B, c'est-à dire votre nom de baptême, joint au nom de votre mari que vous portez, ou bien A B D entrelacés suivant votre fantaisie.

Le reste par Manasque. Je vous réponds par la poste.

Bruxelles. — L'eau de Ninon ne peut *opérer* immédiatement la transformation, et elle est inoffensive par cette raison même. Ce n'est que par degré que le résultat se manifeste, mais il est certain.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Pauvre Espagne! recouvreras-tu bientôt la paix réelle ?

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.